

Les défis de la communication scientifique dans une société multilingue et multiculturelle

Anne-Claude Berthoud

Introduction

Mon intervention s'inscrit dans le prolongement direct de la manifestation de Lugano, portant sur « Langues et production du savoir », organisé dans le cadre de l'Assemblée annuelle de l'ASSH, en juin dernier.

Or, si à cette occasion sont intervenus deux collègues des sciences de la nature, Messieurs les Professeurs Wahli et Baggiolini, respectivement membres des Divisions III et IV du FNRS, les participants se composaient essentiellement de représentants des sciences humaines.

Aussi, la réflexion d'aujourd'hui permet-elle à la fois de reprendre quelques questions clés et pistes esquissées à Lugano et de les approfondir et de les développer dans un dialogue véritablement interdisciplinaire, tout en apportant à la question des langues une nouvelle dimension, celle de l'image dans la communication scientifique.

Et dans cette optique, le CASS constitue un lieu particulièrement privilégié, non seulement en instituant une nouvelle forme d'échanges entre les divers champs scientifiques, mais en offrant une occasion de communication plurilingue, permettant de mettre en scène l'objet même sur lequel nous voulons travailler... à savoir l'importance de regards linguistiques croisés sur la science en train de se faire et de se faire connaître.

Or, si l'idée fait progressivement son chemin en sciences humaines du danger que constitue le monolinguisme grandissant de la communication scientifique, pour les objets qu'elles produisent, ces préoccupations semblent relativement loin des préoccupations des sciences de la nature, moins enclines à voir dans les objets qu'ils construisent l'intrication des discours qui les portent et les manifestent, ou leur « épaisseur communicative », comme si ces objets restaient intouchés ou inaltérés par les processus langagiers servant à les exprimer.

Illusion de la transparence du discours scientifique

En effet, si l'on considère le langage comme un véhicule de la pensée, transmettant de façon transparente une image de la nature qui n'est qu'un reflet de la nature elle-même, on peut faire l'économie de la réflexion sur les choix de langue dans la communauté scientifique.

En ne focalisant pas en tant que tel l'instrument de communication, on attribue de fait une indépendance et une autonomie à ces objets, cédant ainsi à l'illusion et au mythe de la transparence du discours scientifique, comme si en quelque sorte ces objets parlaient d'eux-mêmes.

On peut dès lors comprendre le peu d'attention ou le peu de cas portés au choix de la langue de communication, si celle-ci n'est considérée que comme simple véhicule et outil de transmission. Si le but visé est l'échange d'information, motivé avant tout par un souci d'efficacité, de facilité et d'économie, l'anglais comme lingua franca s'impose de fait, tout en faisant oublier qu'elle est la langue du plus petit dénominateur commun et d'un seuil minimal d'intercompréhension, conduisant tout naturellement aux fausses évidences ou au mythe de l'intercompréhension.

Chacun plaque ses propres représentations, dans l'illusion qu'elles sont « universellement » partagées, tant que l'occasion ne se présente pas de devoir les interroger. Et ce sont à terme ces occasions même de remise en question qui risquent de disparaître sous l'influence d'un monolinguisme et d'une monoculture grandissants.

Rôle structurant de la médiation symbolique

Mais si, par contre, on considère que le langage est une médiation symbolique qui intervient de façon structurante sur les connaissances qu'elle contribue à expliciter et sur les relations de collaboration qu'elle contribue à rendre possibles, les choix linguistiques que les chercheurs font pour exprimer une découverte, discuter avec des collègues, formuler une hypothèse, deviennent cruciaux : le langage ne sert pas uniquement à véhiculer des informations qui auraient été conçues en dehors de lui, mais exerce des effets configurants sur les savoirs qui sont élaborés dans et par des activités discursives dans l'interaction sociale entre différents locuteurs » (Mondada, à paraître).

Et ce ne sont pas seulement les termes eux-mêmes qui expriment et orientent nos visions du monde, mais également nos modes d'enchaînement des mots et des phrases dans le discours, ainsi que nos modes de communication et d'échanges, qui organisent, structurent, orientent, nos rapports au monde et aux autres.

Ainsi, par exemple, le fait qu'un même événement, ou même déplacement dans l'espace soit vu préférentiellement du point de vue de son but par les locuteurs allemands, alors qu'il est

essentiellement saisi dans son processus par les locuteurs anglais, tend à montrer que les phénomènes apparemment les plus simples et évidents font intervenir des modes d'interprétation et de lecture différents, qui sont directement liés à la structure et au degré de grammaticalisation des phénomènes dans les langues (Stutterheim, à paraître). Ce qui tend à montrer du même coup la relativité des savoirs et leur ancrage spécifique dans des modes de voir, de comprendre et de saisir la réalité.

Et la science doit se nourrir de ces lectures spécifiques et complémentaires, s'enrichir de la confrontation de ces points de vue, garants de profondeur et précision conceptuelles.

Le plurilinguisme pour la construction d'une Europe de la connaissance

Dès lors, adopter une langue unique risque à terme de conduire à un inéluctable appauvrissement des objets de science, par l'occultation de la richesse des points de vue sur ces objets, objets les plus « durs » soient-ils.

Le monolinguisme n'est donc pas seulement dangereux pour la culture, mais il l'est tout autant pour la science, ébranlant l'idée reçue selon laquelle la science, au contraire de la culture, pourrait se satisfaire d'une lingua franca. Mais ce serait en quelque sorte accepter l'hégémonie de points de vue, de modes de voir, de modes de raisonner, qui s'insinuent insidieusement, risquant à terme de nous faire croire qu'ils sont nos propres modes de lecture et d'intelligibilité du monde. A « pensée unique », on risquera celle de « savoir unique »...

Ainsi, focaliser sur les risques de malentendus inhérents à la lingua franca permettrait du même coup de préciser ce que l'on peut faire et ne pas faire avec elle, pour qu'elle devienne réellement opératoire, et fonctionne en complémentarité et non en concurrence avec les autres langues.

La science, la plus « dure » soit-elle ne peut éluder la question et doit se pencher sur le coût à long terme de ce que l'on qualifie d'efficace et d'économique dans la communication, à l'exemple d'un projet européen à venir sur « Le coût à terme du non multilinguisme en Europe », dans le cadre d'un appel de la Commission Européenne pour une Europe de la connaissance » : « l'université, les institutions de recherche et les académies « doivent devenir davantage encore un lieu de réflexion sur le savoir, ainsi que de débat et de dialogue entre scientifiques et entre scientifiques et citoyens ».

Et nous voudrions ici prendre le plurilinguisme comme instrument privilégié de cette réflexion.

L'opacité du discours comme condition de la transparence des objets de science

Le plurilinguisme constitue tout à la fois un instrument de communication et un instrument cognitif, au sens où c'est :

- dans la confrontation des mots que réside l'antidote au savoir unique.
- dans l'opacité des mots que réside la condition de transparence des objets de science.
- dans la résistance des mots, que réside la négociation des concepts ou du sens (Berthoud, Gajo, 2001).

C'est lorsque les mots font écran, qu'ils nécessitent une réflexion sur eux-mêmes pour voir au-delà. (Faire attention à la vitre elle-même pour interroger ce qu'elle nous montre et peut déformer). Le danger pour la science, c'est d'oublier la vitre ! Et le plurilinguisme serait une façon de nous « coller le nez à la vitre », de nous contraindre à la voir.

Le plurilinguisme, serait ainsi un moyen de ne pas être dupes et d'échapper à l'illusion de la transparence des mots, faisant un effet de loupe sur le rapport complexe qu'entretiennent les mots et les choses, allant par là dans le sens de ce que dit le linguiste Antoine Culioli « La compréhension est un cas particulier de malentendu », (Culioli, 1990), optant délibérément pour la complexité, l'hétérogénéité, ou un modèle « non angélique » du discours scientifique. Aux OVNIS, nous préférons les ODNIS ! (objets de discours non identifiés), dans la mesure où c'est dans l'interrogation des mots, dans la confrontation des mots, que réside l'identification des objets qu'ils expriment (Berthoud, 1997). En instaurant le doute ou la « défamiliarisation » des mots, l'autre langue permet de se mettre à distance par rapport aux objets et à leurs représentations, elle médiatise plus fortement l'accès au monde et implique un ajustement plus explicite au discours de l'autre » (Gajo, à paraître).

Ainsi, par exemple, se pencher aujourd'hui sur la notion de « cellule souche » à travers le prisme du plurilinguisme, serait peut-être une façon de s'assurer que le « début de la vie » n'est pas l'effet d'un verre grossissant...

BIBLIOGRAPHIE

Berthoud, Anne -Claude (1997), « Construction interactive d'un domaine notionnel », dans : C. Rivière et M.L.Groussier (éds.), *La notion*, Paris, OPHRYS, p. 187-197.

Berthoud, Anne-Claude et Gajo, Laurent (2001), « Négocier des faits de langue pour le discours », dans : M.L. de Gaulmyn, R. Bouchard et A. Rabatel (eds.), *Le processus rédactionnel*, L'Harmattan, p.89-103.

Culioli, Antoine (1990), *Pour une linguistique de l'énonciation*, Paris, OPHRYS.

Gajo, Laurent (à paraître), « Pratiques langagières, pratiques plurilingues : quelles spécificités ? quels outils d'analyse ? *TRANEL* », Université de Neuchâtel.

Mondada, Lorenza (à paraître) « la science polyglotte : conditions et possibilités des interactions scientifiques plurilingues », *Langues et production du savoir*, Actes du Colloque de l'ASSH, Lugano, juin 2002.

Von Stutterheim, Christiane (à paraître) « Linguistic Structure and Information Organisation : The Case of Very Advanced Learners », dans : (eds.) S. Foster-Cohen et S. Pekarek Doehler, *Eurosla Yearbook*, vol 3, 2003.

